

mandants dans le courage de leurs soldats. Bref, la capture de Michillimakinac fut le digne prélude de la honteuse capitulation de la ville du Détroit par le général américain, William Hull, le 16 août 1812, et de bien d'autres faits mémorables qui allaient s'accomplir durant cette guerre, et répandre un nouvel éclat sur le nom canadien.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

NOS GRAVURES

Nous référons nos lecteurs aux numéros précédents de *L'Opinion Publique*, pour les détails de l'incendie de Québec et la description du palais horticole.

Mourad Effendi.—Le nouveau Sultan, Mehemed-Mourad Effendi, est le fils aîné d'Abdul Medjid, le prédécesseur d'Abdul Aziz, qui vient de se suicider. Ce dernier était son oncle, mais Mourad Effendi a préséance sur les fils du Sultan décédé, en vertu de la loi qui donne le trône à l'aîné des descendants d'Othman. Il est né le 21 septembre 1840. On le dit rempli de talents et de connaissances. Il est aussi bien populaire, n'étant aucunement fanatique, mais disposé, au contraire, à être très-libéral. Il est marié depuis quelques années à une belle esclave circassienne dont le prix d'achat fut \$60,000, et qui, pour la préparer à sa haute position, a reçu une éducation moderne des plus complètes. Elle est, dit-on, la princesse la plus belle et la plus accomplie de l'empire. Mourad Effendi consacre à l'éducation de ses enfants beaucoup d'attention et de soins.

G. E. D.

Abdul Aziz.—L'ex-sultan, Abdul Aziz, succéda à son frère le 25 juin 1861. Il naquit le 9 février 1830. Son règne débuta par la réforme de plusieurs abus. Il mit de côté le ministre corrompu des finances, Riza Pacha, diminua les dépenses, abolit le sérail, promit de s'abstenir de la polygamie, et parut désireux d'améliorer la condition du peuple. Il visita les royaumes européens, avec l'intention d'en introduire la civilisation dans son empire. Mais le fanatisme musulman s'opposa fortement à ses idées de réforme. Pendant son règne, le vice-roi d'Égypte prit le titre de Khédive, et Abdul Aziz lui céda le droit de succession directe. Il finit sa vie dans un accès de désespoir.

G. E. D.

Assassinat des consuls de France et d'Allemagne à Salonique.—On se souvient qu'au mois de juin 1858, les consuls de France et d'Angleterre à Djeddah furent assassinés par une multitude saisie d'un fanatisme furieux. Tout dernièrement, les mêmes actes de barbarie se sont renouvelés à Salonique, et les consuls de France et d'Allemagne en ont été victimes. Voici les détails que nous avons jusqu'ici reçus sur ces déplorable événements.

Une jeune villageoise chrétienne, qui avait embrassé l'islamisme, étant arrivée par le chemin de fer à Salonique, quelques zaptiés, qui attendaient à la station, allaient la conduire, d'après l'usage, à la résidence du gouverneur-général, lorsque environ cent cinquante individus, que le consul des Etats-Unis avait réunis, ont assailli la jeune fille, arraché son voile et son manteau, et, l'enlevant de force, l'ont emmenée dans la maison d'un chrétien, ce qui a exaspéré les musulmans qui assistaient à cette scène de violence.

Bientôt la foule ameutée s'est rendue en masse à la maison du gouverneur, demandant avec instance que la jeune musulmane y fût ramenée, et, en attendant son arrivée, elle s'est réunie dans une mosquée. En ce moment, le gouverneur, informé que les consuls d'Allemagne et de France avaient pénétré dans la mosquée envahie par la foule, s'y est rendu en personne pour en faire sortir les consuls et calmer les esprits.

Mais tous ses efforts ont été inutiles. La

jeune fille n'arrivant pas, la populace a arraché les barreaux des grilles, et, s'étant ainsi procuré des armes, s'est ruée sur les consuls; bien que le gouverneur eût essayé par des efforts désespérés de les couvrir de sa personne, il a été impuissant à les protéger, et ils ont succombé sous les coups des assaillants. Sur ces entrefaites, les troupes accourues des stationnaires ottomans et de la caserne sont parvenues à disperser l'émeute.

Quiconque ne connaît que superficiellement le caractère des Ottomans, ne peut pas bien juger de la haine profonde qui divise depuis longtemps les sujets raïas, grecs ou slaves des sujets musulmans proprement dits. Pour nous, qui avons été témoin oculaire des nombreux méfaits commis par les Turcs, excités par les prédictions stupides et farouches d'ulémas et de muftis, venus de Stamboul, nous n'avons pas été surpris à la nouvelle du massacre des consuls de France et d'Allemagne à Salonique.

La population de cette ville ne le cède en rien comme férocité à celles qui habitent l'intérieur des provinces, et, à Salonique aussi bien que dans les autres parties de l'empire ottoman, l'influence et l'autorité des gouverneurs sont nulles et méconnues, le prestige du gouvernement s'effaçant totalement devant celui des fanatiques ulémas.

Notre dessin représente la mosquée appelée Saaty-Djami ou mosquée de l'Horloge, et qui porte également le nom de Sophia-Djami-Kutchuk ou petite Ste. Sophie, en souvenir de celle de Constantinople. Avant la conquête, cet édifice, ainsi que la plupart de ceux qui existent à Salonique, était consacré au culte orthodoxe. Aujourd'hui, il est devenu la principale mosquée ou djami des Turcs. C'est là et tout près du petit cimetière turc et du conak (maison du gouverneur), qui touchent au djami, que les deux consuls ont été massacrés.

LETTRE D'UNE DOUAIÈRE

“Autre temps, autres mœurs...” Nous pouvons faire l'application de ce dicton en toute conscience, car jadis la jeunesse s'amusa, et aujourd'hui elle s'ennuie.

—C'est que jadis on était en monarchie, me diront certaines gens, et qu'aujourd'hui on est en république...

Eh! mon Dieu, non, ce n'est point cela! C'est tout bonnement parce qu'autrefois les femmes étaient simples et modérées dans leur toilette, tandis qu'aujourd'hui elles sont devenues exagérées au-delà du possible. Où le luxe règne, le plaisir ne vit pas; quand on porte dans le monde une robe de sept à huit cents francs, au plus bas mot, on est bien plus préoccupée, sinon de la pensée de la payer, tout au moins de celle de la conserver, et dès que la préoccupation domine, la gaieté ne peut pas s'épanouir. Voilà tout simplement pourquoi l'on s'ennuie de nos jours, et pourquoi l'on adopte la mode de faire le carême dans une austérité complète: c'est autant de pris sur l'ennemi.

Ainsi, il paraît que maintenant, à dater du mercredi des Cendres jusqu'au jour de Pâques exclusivement, on a pris l'habitude de se coiffer avec ses propres cheveux—ce qui serait encore faire maigre, paraît-il;—on porte des robes aux couleurs éteintes à la façon puritaine, on serre ses bijoux, ses dentelles, on ne se permet que de la toile. Les conversations sont graves, sérieuses; les sujets badins, galants ou simplement mondains en sont bannis; on ne parle que du sermon qu'on a entendu, soit à la Madeleine, soit à Notre-Dame ou à Saint-Augustin; on prend de petits airs béats; en un mot, on se confie en Dieu. C'est fort bien! c'est fort beau! c'est on ne peut plus édifiant!...

Mais—car, hélas! il y a un mais attaché à ces belles choses—le diable, qui ne veut pas perdre la conquête qu'il a faite des filles d'Ève, en reprend possession aussitôt que les quarante jours de pénitence sont écoulés, et les robes à traîne, à froufrous, à trente-six garnitures, se montrent de plus belle, portées par ces mêmes pénitentes, enchantées de pêcher de nouveau.

Eh bien! autrefois, nous n'étions pas comme cela. Nous nous amusions bien franchement et durant tout le carnaval, et encore, je l'avoue, pendant toute la moitié du carême; mais, en revanche, nous dépensions beaucoup moins d'argent pour nos toilettes, nous habillions simplement nos enfants et ne les affublions point en poupées de bonne fabrique comme cela se fait aujourd'hui; en un mot, nous équilibrons nos dépenses avec nos ressources. Cela devait être beaucoup plus agréable à nos maris, et même, j'ose le croire, au bon Dieu, que toutes ces momeries qu'il est de mode de faire aujourd'hui. J'en appelle sur ce point à celles qui sont sages...

Mais comme je ne suis point ici pour faire un

sermon, causons un peu du passé pour nous divertir, si vous le voulez bien.

Nous avions alors d'abord le carnaval des rues, où chacun était en même temps spectateur et spectacle, et l'on ne saurait se figurer aujourd'hui l'aspect que présentaient, à cette époque, nos boulevards et nos voies principales, ornés de gendarmes, encombrés de voitures de maîtres, de fiacres, de véhicules, regorgeant d'enfants à la mine riieuse, costumés plus ou moins, mais enchantés d'eux et des autres; puis c'étaient les piétons se bousculant pour voir les riches mascarades ou le cortège du bœuf gras, cortège traditionnel qui ne variait jamais, car j'ai passé toute ma jeunesse à voir le même char et aussi le même Amour, paraît-il, puisqu'on raconte qu'on faisait figurer le même enfant jusqu'au moment où il commençait à prendre de la barbe.

Je ne veux pas quitter le chapitre du bœuf gras sans vous raconter un fait qui montrera jusqu'où peut conduire le légitimisme pur.

C'était sous le règne de Louis-Philippe. J'étais allée pour voir passer le cortège, chez la marquise de Parny qui habitait un grand appartement situé au premier étage sur le boulevard, et comme je faisais tout haut la remarque que le bœuf n'était pas superbe:

—Ce n'est pas étonnant, dit très-dédaigneusement la marquise; les bœufs ne sont plus beaux depuis 1830.

Est-ce assez joli? est-ce assez pure cocarde blanche?...

Maintenant quittons, la rue et entrons au salon.

Jusqu'à la mi-carême, les bals costumés étaient de mode; mais alors les costumes n'étaient point de pure fantaisie comme sous le dernier empire; ils étaient tout de caractère. On ne cherchait donc pas à éblouir par son luxe en s'habillant en jour de pluie par exemple, afin de pouvoir semer ses jupes de paillettes d'argent et de diamants plus ou moins vrais; mais on faisait copier ses costumes à la Bibliothèque, et je me souviens d'avoir vu chez Pradier une belle et noble dame, fort riche nonobstant, avoir un immense succès en costume de servante du temps de Louis XIII, costume reproduit avec la plus parfaite exactitude.

A ces soirées-là, tout le monde devait être costumé, non-seulement l'orchestre, mais jusqu'aux domestiques: aussi ne recevait-on personne en tenue de ville, et un certain jour que la soirée de Pradier se donnait en même temps qu'une grande réception chez M. de Rambuteau, voici ce qu'il advint:

Il était fort tard, lorsque Camille Roqueplan se présenta en toilette de réception officielle, et tout naturellement on lui défendit la porte.

Il s'en alla en maugréant; mais peu de temps après, il se présenta de rechef, portant attachées avec une ficelle, sur sa tête, deux immenses oreilles d'âne en papier gris, et ayant sur le dos un énorme écriteau où se lisaient ces mots écrits en très-gros caractères: “Pour s'avoir pas costumé.”

—Puis-je entrer maintenant? dit-il à Pradier, qui tout naturellement l'accueillit par un grand éclat de rire.

Un autre invité, qui est aujourd'hui un très-grave sénateur, arrivait aussi de la soirée du préfet et étant en toilette de ville, fut également refusé; mais quelques instants après, Pradier l'aperçut, au milieu d'un quadrille, dansant avec un entrain superbe et portant le costume basque: béret rouge, ceinture rouge, etc.

—Eh, mais! M. de Lastegrie, lui dit en souriant l'amphitryon, vous n'étiez point costumé tout à l'heure... quel changement!...

—Ce sont vos reproches qui m'ont fait rougir, monsieur, répondit finement le danseur en sautant de plus belle.

Le dernier bal costumé vraiment gai qui ait été donné, je crois, est celui de la baronne de la Salle. C'était seulement quelques jours avant la révolution de Février; deux des princes d'Orléans y assistaient, costumés en pierrot, comme de simples mortels, et s'amusaient franchement sans se douter qu'ils dansaient sur un volcan. Mais, depuis cette époque, il semble que le plaisir ait déserté nos salons. D'abord, les préoccupations politiques sont venues lui faire une terrible concurrence; et puis la présidence napoléonienne n'apportait aucun entrain de gaieté: les vrais salons boudaient et attendaient le retour de la monarchie pour ouvrir leurs portes. Enfin l'empire, en développant le luxe outre mesure, a fini d'éteindre chez nous tout élan joyeux: pensez donc à rire quand vous ne songez qu'à payer les mémoires plus ou moins enflés de vos fournisseurs!...

Il faut donc attendre le retour de la simplicité pour voir revenir le plaisir, et c'est ce que je vous souhaite de toute mon âme, mesdames, car—vous pouvez vous en fier à ma vieille expérience—mieux vaut rire que briller!

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA NAISSANCE D'UN MOUCHOIR DE TOILE

Je suis presque persuadée, mademoiselle, que lorsque vous prenez dans votre armoire un de ces mouchoirs de fine toile qui sont une merveille de tissage, vous ne songez guère à son origine, vous ne vous demandez point et comment il est né, et quelle somme de travail et d'intelligence il représente.

Bah! un mouchoir! Eh! chère demoiselle, en y réfléchissant bien, ne le méprisons pas, c'est presque un confident, et, à ce titre, il vaut bien la peine que l'on s'occupe de lui.

Etez-vous préoccupée par une pensée importune? vous le portez à vos lèvres; versez-vous des larmes? il les essuie; au besoin, il remplace votre éventail que vous avez oublié... Que savez-vous encore?

C'est un serviteur zélé, et je l'ai dit, un confident. Il est donc trop naturel que nous sachions quels sont ses antécédents.

Oh! rassurez-vous, je ne veux ni vous faire une leçon de botanique, ni vous faire un long article; je ne serai pas pédante, et mon histoire sera très-courte. J'espère donc que vous la lirez sans ennui, car c'est presque un roman.

* *

Le roman d'une graine de chènevis.

* *

Quand, dans un après-midi de mai, vous traversez les campagnes de l'Ouest, vous y voyez des champs, dont la terre soigneusement travaillée et largement engraisée semble destinée à recevoir une semence précieuse.

Cette semence, c'est la graine de chènevis. On la confie à la terre au mois de juin, et quelques jours après, on voit naître un gazon vert et dru qui grandit, grandit parfois à vue d'œil.

Au bout de deux ou trois mois, une belle herbe balance à deux ou trois pieds de terre la lourde tête qui couronne sa tige.

Rien de pittoresque comme l'aspect de cette forêt lilliputienne, l'œil se perd dans les profondeurs noires de cette armée de tiges feuillues, ondulant au moindre souffle du vent.

Au mois d'août, on fait la moisson du chanvre qu'on arrache et qu'on lie par poignées.

Alors commence toute une série d'opérations. Pour débarrasser le chanvre de la partie gommeuse qui le couvre, on le met dans l'eau où on le laisse séjourner. C'est le rouissage, opération plus délicate et plus importante qu'elle n'en a l'air, car du plus ou moins de durée de séjour dans l'eau dépend la qualité du tissu futur.

* *

Le rouissage achevé, on étend le chanvre et on le laisse sécher, puis on le met au grenier, et ce n'est guère que dans les longues veillées d'hiver que l'on songe de nouveau à lui.

Alors on le met au chaud, la plupart du temps dans un four, et quand il est devenu friable, on le brise au moyen d'une table à rainure à laquelle est adaptée une palette de bois ou de fer à parties saillantes; engagée entre ces deux instruments, la poignée de chènevis est broyée jusqu'à ce qu'elle soit devenue filasse brute. Au moyen d'un couteau à lame émoussée on racle alors cette filasse à laquelle adhèrent encore certaines parties dures, on en fait des paquets nommés poids et on les porte au marché.

Dès lors, le chanvre entre dans l'industrie proprement dite; le fileteur s'en empare, il le peigne, le file et le passe au tissage dans un fait de la toile. Le négociant achète cette toile en fabrique, la revend aux clients qui la confient alors à l'ouvrière qui en fait des draps, des chemises, des nappes, des serviettes et des... mouchoirs.

Là! voilà qui est fait... Ai-je été trop longue? Non, n'est-ce pas? Il y aurait sans doute bien autre chose à vous dire sur la toile, sa fabrication; ce sera pour une autre fois; en attendant, voulez-vous, à propos de ces quelques lignes, que je vous raconte un joli mot d'enfant?

Je venais de lire ces pages à Mlle Lili... quand soudain elle s'écria en voyant son sansonnet picoter du chènevis:

—Mais alors, maman, chaque fois que mon oiseau mange une graine, il mange une serviette ou un mouchoir!

Dam! les enfants ont une logique implacable!

DE B.

—Un peu de sagesse des nations tinta-marsques:

—Ce sont ordinairement les gens de peu qui prennent des noms de guerre.

—Les mules ont des oreilles.

—Il ne faut pas jeter son abonné par dessus les moulins.

—A bon étendard, salut!

—A l'impossible nul n'est tenu; ce n'est pas comme à l'impôt personnel.

—Un morceau de bois peut avoir été étai et être hêtre.

—Beaucoup de pelés, peu de velus—parmi les quarante de l'Académie.

—L'ogre règne à Varsovie.

—Ce n'est pas du Nord que nous vient la lumière, puisque les cosaques mangent la chandelle.

—Plus on a de fonds plus on rit.

—La pépie vient en mangeant.

—Il n'y a pas de pot au feu sans fumée.

—Les petits cabots entretiennent l'amitié.

—Ce qui nuit n'est pas l'or.

—Nécessiteux n'a pas de louis.

—Petit polisson deviendra grand si Dieu lui prête l'eau de vie.

—A force de fort gérer on devient fort gérant.

—Qui n'entend qu'une croche n'entend qu'un son.

—Entre l'arme et la crosse, il ne faut pas mettre le doigt.

—A père avare, enfant pour digue.

—Aux grands mots beaucoup de lettres.

—Qui trop embrasse manque le train.

—Il faut battre son frère quand il est chauve.